Être Dieu, c’est être un parent pour sa créature. Il faut savoir faire preuve d’autorité, lui faire comprendre sa faiblesse, le pouvoir que l’on a sur elle. Mais il faut aussi la pousser à s’émanciper, être plus doux, être à l’écoute. Ce petit jeu est très amusant, et mon personnage semble réagir comme je l’entends à ces deux voix : brute et souple. Laissons-lui le temps de trouver ses repères, sans trouver de re-Père. Le voilà rassuré. Je me porte garant de sa survie mais je m’amuse follement de le voir courir. Et il court sans relâche, haletant comme un animal effrayé qui se croit poursuivi par son ombre. La sueur qui perle de la racine de ses cheveux suit les contours sinueux des muscles de son dos. Il semble étonné de la vigueur que je lui ai conférée. Sa nuque est contractée par la peur qui naît en lui, et la saillance de ses veines bombe sa peau par endroits comme le braille émerge du papier lisse. Laissons agir l’illusion puisqu’il se croit sauf, et voyons ce qu’il pense découvrir derrière la porte sur laquelle il vient de se cogner. En véritable fugitif, il semble partagé entre l’extase d’avoir trouvé un potentiel abri et la crainte que ce qui se cache derrière ne se révèle pire encore que ce qu’il voulait fuir. Je crois lire de la méfiance dans son regard : insecte pris au piège dans un bocal…

Il s’est enfin décidé à observer cette porte et ses yeux butent immédiatement sur une inscription vieillie, gravée méticuleusement sur la partie centrale :

Voyageur étonné qui fait face à la porte,

Sais-tu que les Anciens ont forgé ses battants,

Ses motifs et ses gonds, son linteau éclatant

Dans le four des Enfers que le passeur escorte ?

Nuits et jours ont sué villageois épatants,

Travaillant sans relâche, en légions, en cohortes,

Par milliers ravivant les étincelles mortes

On triompha enfin des ombres de Satan.

Frappe le bronze, acier trempé, taille le bois !

Fais voler en éclats l’écorce du grand chêne

Et comme le cheval sent le cuir qui l’enchaîne,

Que tes naseaux s’entre-ouvrent et que tes yeux flamboient !

Que du sommet des monts jusqu’aux confins des plaines,

Des plaines à la hutte où le chien maigre aboie,

Du chien jusqu’au foyer où son maître, assis, boit,

Courent les cris du fer que l’on fond avec peine.

La pénombre a couvert la campagne alentour

De son manteau teinté des couleurs du sommeil.

Mais luit toujours au loin une tache vermeille,

Œil rouge repoussant la laideur des vautours.

C’est le feu, le brasier, la flamme, le soleil.

C’est l’étoile du soir aux chatoyants contours.

C’est la fournaise enfin que le village entoure

Des soins d’une vestale, et sans cesse réveille.

Un jour que l’on plongeait dans l’écarlate gorge

Une chèvre au pelage et au regard touchant,

Joignant au rituel nos oraisons, nos chants

Afin que du labour l’on tire un meilleur orge,

Loin de faire blondir nos terres et nos champs,

Le bouc face au bûcher, ainsi qu’eût fait Saint-Georges

Terrassa le dragon et éteignit la forge

Qui perdit son éclat comme un soleil couchant.

Sous les lamentations, l’animal reparaît.

Pour venger dans le sang notre source de vie,

Tremblant, hurlant, brûlant de rage inassouvie,

Nous sortons couteaux, faux, poignards et couperets.

La chèvre se voyant par foule poursuivie

Lève, digne, un front d’or qui illuminerait

Les plus sombres recoins des plus sombres forêts.

Le dieux bouc nous a tous aujourd’hui asservis.

Face à mon personnage s’élève la grandeur démesurée d’une porte de deux mètres cinquante. L’éclat marmoréen du bois pourri l’éblouit tant qu’il parvient sans peine à en scruter les détails. Une palette sans fin de métaux précieux s’étale laborieusement entre le fer des gonds et la rouille de la poignée, tandis que de petits vers – animal des plus nobles – tracent leurs routes intestines dans l’épaisseur de l’écorce que l’on devine encore aux tracés nervurant la paroi. Comme dessiné à l’aide d’un silex et d’un marteau de pierre, témoins ancestrales de la considérable avancée technique de cette civilisation, un motif d’une grossière délicatesse surplombe le tout. Mon personnage, comme quiconque pourrait l’être devant pareil ouvrage, semble s’émerveiller de la beauté pittoresque qui s’offre à lui : une chèvre couronnée trône fièrement au-dessus d’une multitude de villageois à genoux. Sous l’image, une inscription fait office de légende : ICI RÊGNE BOUCTOR. Face à ce message pour le moins énigmatique, mon personnage reste sur ses gardes et tente de contourner le portail. Il est cependant vite arrêté dans sa lancée lorsqu’il constate, non sans déception, que l’entrée est prolongée de part et d’autre par une formidable muraille qui ne laisse aucune prise ni au regard ni au pied qu’il tente tout de même de lever en vain pour escalader l’enceinte. Résigné, il se décide donc à emprunter la voie commune et fait tourner la poignée d’une main tremblante.

La porte s’ouvre en grinçant et le bois mal poli frotte sur le sol en émettant un crissement ridicule. Il s’apprête à s’engager dans l’entrebâillement quand une voix peu assurée l’arrête :

- « Qui ê tu êtrangê ? Dêcline ton identitê ou tu goûteras de ma hallebarde ! »

- « Je n’ai ni nom, ni patrie. Je ne sais qui es mon père et mon visage m’est inconnu. Je cherche un abri et un peu de compagnie car je suis l’être le plus seul que ce monde ait jamais porté. »

- « Êh, nous t’attendions  ! Entre donc êtrangê. Nos coutumes sont êtonnantes mais notre auberge ê chaleureuse ! »

Faisant fi de toute prudence, il entre alors. La porte se referme derrière lui, poussée par l’homme qui la surveillait. Après avoir fermé le loquet, le garde se replace dos à l’entrée et fait face à mon personnage qui s’est retourné, surpris par le claquement soudain. La surprise que je lis alors dans ses yeux me procure un plaisir auquel je ne peux résister. Je jubile… Sous les boucles blondes qui courent sur le front du garde, on peut apercevoir deux petites cornes.